

FIGARO

Administrateur

ABONNEMENTS

Paris : 3 mois 13 fr. 50
Départements : 3 mois 16 fr.

ANNONCES
RECLAMES ET FAITS DIVERS

A L'ADMINISTRATION
N. RUE ROSSINI, 3

entre vos mains. Si vous ne me donnez pas cette parole, je ne puis agir. Si vous me la donnez, je vous enverrai le manuscrit.

La pièce que je vous offre est de moi seule, elle n'a été lue qu'à mes enfants. Je n'en ai même dit un mot à qui que ce soit. S'il y a une indiscretion, elle viendra donc de l'Odéon, et je vous demande le secret jusqu'à nouvel ordre.

Réponse tout de suite et à vous de cœur.

G. SAND.

Nohant, 12 décembre 68, par La Chaîne (Indre).

C'est en ces termes que l'illustré auteur de *L'autre* en a annoncé le manuscrit à M. de Ghilly. La nouvelle direction de l'Odéon avait dès le début demandé une pièce à George Sand. D'abord on songeait à *Moriturus*. Les trois premiers actes étaient faits; le quatrième ne marchait pas. Trois fois on le recommença. Ce fut alors que George Sand écrivit *L'autre*, sans avoir fait ni canevas, ni scénario, et sans s'être inspiré d'un de ses romans.

Quinze jours après cette lettre, arriva à l'Odéon, par le chemin de fer, un colis; ficelé entre deux planches. C'était le manuscrit de *L'autre*, qui n'avait pas encore de titre. Dans la lettre d'envoi, George Sand disait, avec sa modestie ordinaire: «Lisez, voyez, je ne sais pas si c'est bon ou si c'est mauvais.»

La pièce parut charmante aux trois personnes qui la lurent. Toutefois, on convint qu'il y avait des coupures nécessaires. M. Duquesnel l'écrivit à l'auteur, on appela la pièce «un frère jumeau du *marquis de Valmy*». Quant aux coupures, il ne les indiquait pas, par cette raison que, n'importe où passerait la faucille, elle enlèverait de belles fleurs.

On laissa la pièce dans un carton pendant six mois. En mars 1869, George Sand étant à Paris, les directeurs portèrent le manuscrit chez elle. Pierre Berton en fit la lecture, et les coupures furent convenues sans discussion. On arrêta que la pièce serait jouée dans l'hiver 1869-1870.

Il n'y a, toutefois, qu'un mois que la mise en scène et les répétitions commencèrent. Dès qu'il s'agit de Georges Sand, les artistes de l'Odéon ne savent pas ce que c'est que la fatigue.

Il y a dix à douze jours, George Sand, assez gravement indisposée, fut obligée de rester chez elle. Elle pria Alexandre Dumas fils de la remplacer aux dernières répétitions. Celui-ci, qui ne connaissait pas un mot de la pièce, demanda aux directeurs leur sentiment.

— Tout ce que je puis vous dire, répondit M. Duquesnel, c'est que les machinistes écoutent et que les pompiers pleurent.

Dumas trouva la pièce bizarre, étrange, et bien que très surpris et très saisi, il fit deux ou trois observations acceptées aussitôt. Dans une scène, toutefois, il voulait couper dix lignes. Ne sachant comment dire cela à l'auteur, il lui demanda de couper la scène entière.

— Je vous accorde un passage, mais pas plus, dit George Sand.

— C'est ce que je voulais, répliqua Dumas. Je suis de ceux qui demandent une place de sénateur pour obtenir un bureau de tabac.

La répétition générale d'avant-hier marcha bien. Madame Marie Laurent, très émue, disait à l'auteur:

— Si vous voulez savoir ce que j'en pense, voyez mes yeux!

Pourtant les trois ou quatre amis présents, et notamment Dumas fils et Michel Lévy, voulaient qu'on coupât une tirade du dernier acte, qui leur paraissait dangereuse. Ce fut M. de Ghilly qui osa seul faire cette demande. George Sand était alors dans la loge de Berton. Non-seulement elle consentit, mais elle prit aussitôt la plume, et séance tenante, écrivit une autre scène, qu'elle laissa à l'auteur pour qu'il pût l'apprendre sans retard.

Berton regrettait toutefois certains mots à effet:

— Bah! dit George Sand, je vous en ferai d'autres! Le moule n'est pas encore cassé!

Aux répétitions, George Sand se tient au fond de l'orchestre, au milieu de la salle. Elle est impassible. Ses yeux noirs, fixes, ne perdent pas un mouvement des artistes. Elle note ses impressions avec un grand crayon, sur un cahier de gros papier.

Elle a une mise fort simple. Elle n'a aucune prétention. Elle est si loin de cacher son âge, qu'au-dessous de son portrait,

qu'elle a offert aux artistes du théâtre, elle a fait écrire ces mots:

GEORGE SAND

NÉE EN 1804

Hier soir, elle paraissait très rassurée. Elle a dîné chez Magny, selon son habitude, de très grand appétit. Elle est ensuite venue voir sa pièce en spectateur, ou en spectatrice, comme vous voudrez.

Dès cinq heures, la queue des petites places était formée. A huit heures, la salle était comble. A huit heures et demie précises, le rideau s'est levé.

Belle salle, du reste, comme vous pourrez en juger par cette liste, si toutefois la mémoire ne me trahit pas.

L'avant-scène impériale est occupée par le prince et la princesse Murat.

Dans la baignoire au-dessous se tient M. Maurice Richard.

C'est dans la baignoire d'avant scène de gauche qu'est Georges Sand, avec madame Arnould Plessy. Cette baignoire communique avec le théâtre et à chaque instant l'auteur va féliciter et encourager les artistes. Avec autant de tact que de goût, elle corrige les coiffures, rectifie les plis d'étoffe, drapé les dentelles de ses personnages.

Je remarque dans l'orchestre, MM. de Bauville, Paul Foucher, Charles Yriarte, de La Rounat, Auguste Villemot, de Bieville, Sarcey, Jouvin, E. Blavet, Jules Claretie, Paul Médrice, A. Duvernois, Mathieu-Meusnier, Victor Koning, de la Pommeraye, J. Puyel, A. Touroude, Charles Edmond, G. Claudin, Claye, l'imprimeur, et Charles Marchal, le peintre, grands amis de George Sand, Péragalho, Lockroy père et fils, Noël Parfait, Michel Lévy, Emile Abraham, Etienne Arago, Achille Denis, Xavier Aubryet, François Oswald, Armand Gouzien, Dreyfus, le peintre Giraud et son fils, Harmand, le directeur du Vaudeville, Grenier, Peyrat, Straudin, Marinoni, Wittersheim, Edouard Plouvier, le citoyen Dubost, le docteur Ricord, Récapé, Victor Cochinat, Alphonse Millaud, mesdemoiselles Amalia Bode, Hortense Damain, Mathilde Stevens et Sabatier, la critique du *Nain Jaune*, Delhomme, le propriétaire du *Café anglais*, qui a ses entrées à l'Odéon depuis qu'il a prêté le matériel du grand 16, pour le drame de Belot, etc.

L'entrée de M. Jules Ferry et celle de M. Crémieux, à l'orchestre, avant le premier acte, ont été le signal de petites manifestations sympathiques. Songez que le parterre est entièrement livré aux étudiants!

Au balcon, je vois MM. Arsène et Henri Houssaye, Janicot, Desbarolles, Laroche, Zara, Ferdinand Dugué, Amédée Achard, Gustave Fould, Edgar Rodrigues, Franck, de l'Institut, le comte Duchâteau, mesdames Ramelli, Laurence Gérard et Léonie Leblanc.

Dans les loges du premier étage, se tiennent MM. Basilewski, Salvador, Paul de Saint-Victor, Piétri, Lavallée, Dalloz, Albin Second, le vicomte de Laterrière, Camille Doucet, le général Lepic, l'architecte Bouchot, Auguste Dumont, Pierre Véron, Louis Leroy et Alexandre de Lavergne.

Mademoiselle Jeanne Andrée occupe une loge avec sa famille. Dans la loge 39, qu'on a baptisée l'ambulance, parce qu'elle est réservée aux amis de la maison qui, au dernier moment, sont sans place, je vois Léopold Laluyé, Edouard Foussier, madame Laure Gonthier, Louis Ratisbonne et Albert de la Fizelière occupent la loge de Jules Janin. Enfin, dans un couloir, perché sur un tabouret de paille, Barbey d'Aurevilly gémit sur sa triste destinée.

La loge de M. Théophile Gautier est restée inoccupée toute la soirée. Au dernier acte seulement, on a eu l'idée d'y placer madame Alice Ozy, qui avait été jusque-là assise sur un strapontin. La loge de M. Roqueplan a été de même inoccupée, jusqu'à ce que des personnes de sa connaissance, qui n'appartiennent pas à la littérature, s'y soient installées.

Au deuxième étage, mademoiselle Colombar, qui ne joue que dans le prologue, vient voir la pièce dans une loge. Déjà Jules Simon s'est caché avec sa famille, au fond de la loge voisine, pour échapper aux enthousiasmes qui ont tant embarrassé MM. Ferry et Crémieux.

Les baignoires étaient occupées par MM. Louis Ulbach, Henri de Péne, Frédéric Béchard, Adolphe Guérault, Norbert Billard, Edouard Thierry, de Cardillac, Edouard Fournier et la famille de mademoiselle Sarah Bernhardt.

En sa qualité de secrétaire du ministère des beaux-arts, M. de Berton a fait dans une baignoire. La loge voisine a été donnée à son prédécesseur. M. de Berton a laissé d'excellents souvenirs.

Le succès a été très grand. Il y a eu rappel à la fin de chaque acte. C'est M. Pierre Berton qui a mené l'auteur. George Sand s'est alors cachée dans le coin le plus obscur de sa baignoire; d'où elle n'est sortie que lorsque la salle a été évacuée. Puis, elle est précipitée dans les couloirs, rentrant dans toutes les loges d'artistes, et les embrassant tous avec effusion.

Ma mission s'arrête ici. Ce sont les menus détails de l'affaire. A demain le jugement.

Alfred d'Aunay.

Echos de Paris

Par arrêté du ministre de l'intérieur, une commission vient d'être instituée dans le but d'apporter des modifications à la législation actuelle, relative aux aliénés.

Ont été nommés membres de cette commission: MM. Philis, d'Auribéau, Edmond Blanc, Desmazes.

La commission chargée de statuer sur le mode d'élection des conseillers municipaux de Paris, avance dans sa besogne. Il y a plusieurs points résolus:

1° On a rejeté l'élection par le Corps législatif ou par les notables, c'est-à-dire par les Français les plus imposés;

2° On a adopté le suffrage universel.

Sera donc électeur tout Parisien qui pourra faire preuve de Parisien! Cela comporte tous les Français domiciliés à Paris; mais de puis combien de temps? Les opinions se rallient à deux ou trois ans.

Adoptera-t-on le scrutin de liste? Ce serait absurde. Comment moi, qui demeure au Palais-Royal ou dans la Chaussée d'Antin, pourrais-je bien juger du mérite d'un candidat de Passy ou du Jardin des plantes?

Malgré les amateurs d'une prétendue liberté ou égalité, la majorité des opinions incline donc vers le scrutin par arrondissement.

On s'occupe aussi des éligibles, et on paraît d'accord pour désirer qu'ils aient au moins trois ans de séjour dans l'arrondissement.

On a dit naguère que l'Hôtel des Monnaies fabriquaient des pièces de 25 francs. Rien de moins exact.

Depuis 1867, époque à laquelle il fut frappé douze de ces pièces, aucun essai de ce genre n'a été renouvelé.

Des pourparlers viennent, il est vrai, d'être échangés entre M. de Paris, le protecteur, et M. Dumas, l'adversaire de la pièce de 25 francs, mais rien n'est encore décidé.

Malgré le désir de quelques-uns de ses partisans, amis maladroits, M. Ledru-Rollin a positivement refusé de se rendre, le 24 février, à Paris, où devait se donner un banquet à propos de l'anniversaire de la révolution. Son retour n'aura lieu qu'au commencement du mois de mars, et son séjour dans le département de la Seine ne sera pas de longue durée.

Il est, en ce moment, en pourparlers avec un ancien avoué, M. Boudin, un ami d'enfance, afin d'acheter à proximité d'Auxerre un château ayant jadis appartenu à la fille de madame de Sévigné; mais son intention formelle étant de faire, au mois de mai, un voyage en Italie, il n'est pas encore décidé à conclure cette acquisition qui se monterait à deux ou trois cent mille francs.

Ainsi que nous l'avons annoncé, il résiderait avant cette excursion aux environs de Paris.

Aujourd'hui, l'archiduc Albert a loué pour lui et l'ambassade d'Autriche, une demi-douzaine de calèches découvertes.

Rassurez-vous, bon peuple de Paris; ce n'est pas dans l'intention de se montrer aux populations que l'archiduc agit ainsi; c'est pour... visiter en détail les fortifications de Paris, dont les équipages feront le grand tour.

On sait que le grand-duc est un militaire «convaincu»; il ne rêve que cercle, demi-cercle et tranchées. Aussi, hier, en passant devant le nouvel Opéra, le vainqueur de Custozza s'est-il écrié:

— Quelle belle caserne fera cet édifice!

LA PREMIERE DE L'AUTRE

Mon cher ami,

Me gardez-vous le mois de février, — comptez-vous sur moi, dois-je compter sur vous?

J'ai un travail à vous lire et je ne puis aller à Paris avant le mois de janvier. Ce serait trop tard pour faire des remaniements s'il y en a d'importants à faire. Voulez-vous me donner votre parole d'honneur que mon manuscrit ne sera lu que par vous, Duquesnel et une troisième personne, sûre, à votre choix, et que jusqu'à ce que nous soyons d'accord sur la réception de la pièce, personne au monde ne saura que j'ai une pièce